

DEREK AUCOIN

LA TÊTE HAUTE

BENOÎT RIOUX

PRÉFACE DE STEVE ROGERS · POSTFACE D'ANDRE DAWSON

Ma roche

Je suis né à Lachine le 27 mars 1970, mais j'ai grandi à Boisbriand, place Cotnoir, un cul-de-sac en boucle où une vingtaine de maisons entourent un grand parc. Tous les jeunes du quartier s'y donnaient rendez-vous pour jouer ensemble. C'est difficile d'imaginer un meilleur endroit où passer son enfance...

Dans le parc, il y avait des balançoires, de grands arbres, mais aussi une roche haute d'environ un mètre et demi : MA roche. Je l'ai escaladée souvent en me proclamant le roi de la montagne. Quand je laissais libre cours à ma passion du baseball, cette roche était par ailleurs parfaite pour la pratique de mes lancers, puisqu'elle comportait une face plate qui me renvoyait la balle. Cette roche, comme une amie, était une alliée précieuse, toujours disponible. Même quand les autres enfants de la place Cotnoir ne pouvaient pas jouer avec moi, je n'étais pas seul, je pouvais toujours échanger des lancers avec ma roche !

Alors que j'étais encore très jeune, je m'étais servi d'une partie du parc pour aménager un petit terrain de baseball. Ma

roche était alors au champ droit. Pour vous dire à quel point je prenais ça au sérieux, je faisais des allers-retours depuis mon carré de sable pour étendre un peu de terre, à l'aide d'un râteau, au premier but, au deuxième but, au troisième but, puis au marbre. Je me rappelle quelques matchs mémorables entre l'équipe de la place Cotnoir et celle du boulevard Châteauneuf. L'hiver, on jouait au hockey dans la rue ou au football dans la neige. On avait tellement de plaisir ! Et puisque notre maison était située au beau milieu de la place Cotnoir, ma mère n'avait qu'à sortir sur le perron et crier « Derek, c'est l'heure du lunch ! » pour que je rentre en courant.

J'ai grandi en faisant semblant que j'étais Gary Carter, Andre Dawson ou Tim Lincecum. En plus de ma roche et de mon petit terrain de baseball, il y avait ces deux arbres entre lesquels ma mère, April, ou mon père, Raymond, prenait parfois la position de receveur. Un arbre était le frappeur gaucher, l'autre, le frappeur droitier. Mon coéquipier du jour s'accroupissait et je m'exerçais à lancer. À 13 ou 14 ans, ma balle rapide était toutefois devenue trop dangereuse et mes parents n'étaient malheureusement plus en mesure de capter mes tirs. Parfois, avant certains matchs importants dans le baseball mineur, je continuais de m'entraîner auprès de ma roche, question de bien me préparer.

Ce parc a été si important dans mon développement que ma mère, quelques années plus tard, a essayé d'empêcher la Ville de Boisbriand d'y mettre un ballon-poire. Le problème ? Le ballon-poire se trouverait au beau milieu de mon terrain de baseball, et, pour ma mère, c'était inconcevable. Ne reculant devant rien pour défendre mes intérêts, elle s'était même dressée devant la pelleteuse de la Ville ! Ma chère maman avait toutefois oublié un détail important lors de son intervention :

j'avais quitté la maison familiale et je faisais désormais partie des filiales des Expos. Au diable, la nostalgie ! La Ville a finalement installé un ballon-poire à la hauteur du monticule.



Ma mère, April Cockle, et mon père, Raymond Aucoin, étaient des agents de bord chez Air Canada. Je ne pourrais pas dire qu'ils formaient un couple idéal. Ils s'aimaient, mais papa était souvent absent... Je résumerai la chose en disant que je suis devenu la personne que je suis aujourd'hui tant grâce à ma mère qu'en raison des agissements de mon père.

Il fut une époque où mes parents étaient profondément amoureux. J'ai d'ailleurs été le fruit de leur relation, alors que ma mère n'avait que 18 ans. Étrangement, c'est le pharmacien qui avait appris à mes grands-parents que maman était enceinte. Il avait téléphoné à la maison familiale des Cockle pour annoncer que le test était positif. Mon grand-père, un homme bon, a tellement bien réagi en accueillant ma mère avec un gros câlin et en lui offrant tout l'appui nécessaire.

J'ai toujours admiré la douceur de maman, sa bonté et sa générosité. C'est une personne absolument exceptionnelle. Grâce à elle, je n'ai manqué de rien, mes amis non plus : ils étaient toujours les bienvenus à la maison. Quant à mon père, il n'a malheureusement pas été le plus présent des hommes, sauf quand il était question de ma carrière au baseball. Disons que je n'ai jamais voulu être comme lui en tant que mari, ni être un père comme il l'a été pour mon frère et moi. La rupture est survenue quand j'étais encore jeune, mettant inévitablement une certaine distance entre nous. Nous avons souvent tenté de nous rapprocher l'un de l'autre, mais je ne peux pas

dire, encore aujourd'hui, que j'entretiens une excellente relation avec lui. Nous restons en contact. Après tout, c'est mon père.

Puisque je préfère voir la vie d'un œil positif, j'aime répéter que je ne serais pas l'homme que je suis sans mes deux parents. Chacun à leur manière, ils ont développé ma personnalité, ma résilience et mon humanité.



En raison de l'âge de mes parents et de leur emploi, mes grands-parents maternels, Alice et Alfred, me gardaient souvent chez eux, à Pointe-Claire, lorsque j'étais enfant. Ils ont tous deux été très importants dans ma vie, m'offrant une certaine stabilité et me faisant vivre bien des expériences extraordinaires.

Mon grand-père était pilote d'avion, mais il se passionnait aussi pour la photographie. Il avait construit sa propre chambre noire, chez lui, dans sa maison, où il y avait sur les murs, même jusqu'au plafond, de nombreux dessins de ses petits-enfants, dont les miens.

Ce n'était pas un homme qui aimait faire du surplace, et partout où il allait, que ce soit en avion, en auto ou en vélo, il trimballait ses appareils photo. Chaque jour avec lui était une aventure. Il avait même soudé un petit banc sur la barre transversale de son vélo pour m'emmener partout avec lui. Nous partions ainsi ensemble pour de longues randonnées au bord du lac Saint-Louis.

Il m'emmenait souvent à l'aéroport, aussi. Bien avant ma naissance, il avait enseigné le pilotage à des aviateurs qui avaient pris part à la Seconde Guerre mondiale. J'ai moi-même

profité de ses qualités d'enseignant, car c'est lui qui m'a appris les rudiments du baseball. J'ai conservé son vieux gant en cuir dans une boîte à la maison. Ce vieux gant me rappelle tous ces moments où nous avons joué au baseball ensemble au parc Empress, près de chez lui. Nous nous lancions la balle, il me frappait des roulants, et c'est avec lui que j'ai attrapé mon premier ballon. J'étais si fier. Jouer avec grand-papa, c'était comme avoir un entraîneur privé.

Ma mère a aussi beaucoup pratiqué le baseball avec moi, parfois à Pointe-Claire, mais plus souvent devant notre domicile, à Boisbriand. Un jour, elle m'a montré comment bien me positionner au bâton. Je me demande encore où elle avait pu apprendre ça. Je soupçonne qu'elle répétait tout simplement les conseils que mon grand-père m'avait prodigués quelques jours auparavant.

De ces douces journées d'été où je m'exerçais au bâton, j'ai retenu une phrase qui m'a accompagné toute ma vie. Maman me disait toujours : « Swingue fort au cas où tu la frappes. » Quand on y pense, ce conseil est plutôt drôle... Mais, ce que j'ai compris plus tard, c'est qu'en m'enseignant le baseball, April Cockle m'enseignait aussi la vie. La discipline, la persévérance, la résilience et les autres valeurs que ce sport nous transmet. Comme on dit, il faut que tu « fesses » fort dans la vie !



Mon petit frère se nomme Raymond Junior, mais je l'appelle Razor depuis de nombreuses années, à cause du lutteur Razor Ramon, un personnage légendaire de la WWF du début des années 1990.

Il faut dire que la lutte, comme un symbole de notre amour fraternel, est présente dans notre relation depuis notre tendre enfance. Nos plus grands combats ont d'ailleurs eu lieu chez nos grands-parents Cockle, dans le salon. Nous avions un jeu qui s'appelait « Zamboni ». En fait, Zamboni était un nom de lutteur que je m'étais attribué. Nous nous battions à grands coups de coussins, généralement avec mon grand-père. Des combats mémorables qui causaient tout un vacarme. Inévitablement, grand-maman Alice, depuis la cuisine, nous disait de faire attention de ne pas nous blesser. La plupart du temps, le gala de lutte s'arrêtait quand un lutteur se mettait à pleurer. Généralement, c'était mon petit frère.

Razor a seulement deux ans de moins que moi. Lorsqu'il était enfant, mon frère était plus tranquille et introverti. Il préférait jouer avec ses bonshommes et s'inventer des aventures. De mon côté, j'avais continuellement envie de bouger. Parfois, il me suivait pour que nous fassions un peu de sport ensemble, surtout pour jouer au hockey dans la rue. Nous jouions un peu moins au baseball...

Mon fréro a toujours été un garçon brillant. Bien malgré lui, je crois qu'il faisait tout pour ne pas être comparé à son grand frère, même s'il était pourtant un excellent athlète. Par exemple, au baseball, c'était un grand lanceur gaucher, mais il n'a jamais eu le désir de gravir les échelons. Pendant que je jouais au baseball organisé, il s'adonnait surtout au golf.

Comme des frères qui s'aiment profondément, il nous arrivait évidemment de nous chicaner pour vrai. Ma mère intervenait : « Derek, lâche ton petit frère ! » Et je répondais souvent : « Ce n'est pas moi, c'est Razor qui a commencé. » Aujourd'hui, j'entretiens une très bonne relation avec mon frère, même s'il a fait sa vie en Europe. Entrepreneur intelligent, il a aussi joué

au hockey en Suisse, à un très bon niveau. J'ai sans doute contribué à forger son caractère. Des années plus tard, je peux maintenant l'avouer : parfois, c'était moi qui provoquais les disputes, mais ce n'était que de l'amour.



Mes grands-parents Aucoin, eux, vivaient dans la région de Châteauguay. Pour moi, ce n'était pas très compliqué, puisque ce grand-père s'appelait aussi Alfred. D'ailleurs, mon nom complet, sur mon certificat de naissance, est Derek Alfred Aucoin. J'ai toujours été fasciné par l'entregent de grand-papa Aucoin, dont la famille était originaire des Îles-de-la-Madeleine, tout comme celle de grand-maman Béatrice, d'ailleurs. Tous deux avaient sans contredit du Madelinot dans le sang et un sens de l'hospitalité hors pair. Pour vous en donner une petite idée, il faut se transporter dans le temps des fêtes... Le jour de l'An, Alfred Aucoin restait traditionnellement à la maison pour accueillir ses invités avec sa boisson préférée, du gin qu'il mélangeait avec du Seven Up. Chacun venait cogner à sa porte pour le saluer, le maire de la ville, le chef de la police, etc. Tous défilaient pour se voir offrir tour à tour une petite ponce. Alfred Aucoin aimait les gens et les gens l'aimaient.

J'ai toujours voulu lui ressembler sur ce plan. Bien entourer les autres pour mieux être entouré. En somme, tous les membres de ma grande famille ont posé les premières pierres de l'être que j'allais devenir, un homme qui aime profondément les gens. Sans doute que je dois aussi une partie de mes fondations à cette bonne amie d'enfance, cette fameuse roche de la place Cotnoir.



Été 2019, dès la découverte de la tumeur au cerveau, la peur de mourir me traverse l'esprit. Je pense surtout à ma femme, Isabelle, et à mon fils, Dawson. Si j'ai assurément besoin d'eux, je suis obsédé par l'idée absolue de devoir être là pour ma famille, en pleine possession de mes moyens dans les années à venir. J'ai vécu plusieurs situations difficiles au cours de ma vie, et je sens que j'ai l'expérience nécessaire pour être un bon conseiller pour mon fils.

Au départ, on m'indique que la tumeur est d'apparence bénigne. On pourrait laisser en place cette masse de la grosseur d'une balle de golf, mais on pourrait tout aussi bien la retirer. Finalement, sur le conseil des médecins, on se décide pour une intervention chirurgicale, mais rien ne semble urgent à priori. L'opération doit avoir lieu quelques mois plus tard. J'ai quelque chose dans la tête qui n'a rien à faire là, et il faut l'enlever. En apparence, c'est tout simple.

Malgré le premier diagnostic, qui est plutôt encourageant, j'ai quand même des craintes. Personne n'a vraiment envie de se faire jouer dans la tête. Les conséquences peuvent être multiples : j'ai peur de perdre mes sens, de ne plus être capable de marcher, j'ai la chienne d'oublier mes souvenirs, de ne plus reconnaître les gens autour de moi. Isabelle, ma belle Isabelle. Dawson, mon beau Dawson.

Malgré tout, je m'efforce de rester positif en me disant que les choses vont bien se passer. Ma famille et mes amis tiennent le même discours : « Tout va bien aller. »

Trois mots qui ont tout changé

En tant que Québécois, j'aurais évidemment pu choisir de jouer au hockey plutôt qu'au baseball. Il faut dire que la première fois que j'ai suivi un cours d'initiation au hockey, à Boisbriand, je n'étais encore qu'un enfant. En entrant sur la patinoire, j'avais perdu pied et je m'étais cogné la tête sur la bande. Vous savez, la petite marche qu'il faut descendre pour atteindre la surface glacée? Je m'étais évidemment mis à pleurer et j'ai préféré ne plus aller patiner à l'aréna pendant plusieurs années, jusqu'au début de l'adolescence.

Je jouais sans problème au hockey, dehors, avec mes amis, mais je craignais de poser les patins sur la glace de l'aréna. On pourrait croire que cette mésaventure a déterminé une partie de ma route, mais je dois préciser que j'ai toujours préféré le baseball. Pour moi, c'était la discipline qui me faisait vibrer depuis que mon grand-père Cockle m'avait transmis l'amour du jeu. On a l'impression que le temps s'arrête quand on joue au baseball.

Malgré mon amour indéfectible pour la balle, j'ai pratiqué plusieurs autres activités au cours de ma jeunesse, dont le

hockey scolaire, le basketball, le volleyball, et j'ai même fait du théâtre à l'école secondaire. J'ai aussi animé des galas, comme le méritas sportif.

En tant que père, je tente de montrer différents passe-temps à mon fils, tant sur le plan sportif qu'artistique. Pour le hockey, j'ai voulu que Dawson ne vive pas la même épreuve que moi. J'ai donc pris toutes les précautions nécessaires pour éviter qu'il ne se fasse mal la première fois qu'il a foulé une patinoire. Il n'a pas perdu pied aussi spectaculairement que moi, mais il est tombé souvent lors de ses premiers tours de glace. Malgré cela, il se relevait et persévérerait. En l'initiant à divers sports, j'ai pu à mon tour lui enseigner les valeurs de la vie, un peu comme maman l'avait fait avec moi en me répétant « Swingue fort au cas où tu la frappes »...



J'ai aimé le baseball dès mon enfance, mais je suis convaincu que c'est ma rencontre avec le joueur des Expos, Andre Dawson, qui a imprimé une direction à ma vie. J'ai l'impression que cette dalle placée sur ma route s'est transformée en un long chemin semé de gazon vert et de sable chaud. Le tout délimité par des lignes de démarcation. Vous aurez d'ailleurs compris que ce n'est pas un hasard si le prénom de mon fils est Dawson.

J'avais 10 ans et j'étais déjà en amour avec la marque des Expos, mais il me manquait une étincelle pour faire jaillir la flamme qui sommeillait en moi. À l'été 1980, celui qu'on a surnommé « Hawk » était de passage à Boisbriand pour remettre un prix dans un tournoi de balle-molle au parc Charbonneau. Je lui ai serré la main et il a apposé sa signature

Table des matières

Préface	7
Mot de l'auteur	11
Prologue	15
1 Ma roche	19
2 Trois mots qui ont tout changé	27
3 Dire bonjour à la vie !	33
4 Le bluff	39
5 Quand je serai grand	49
6 La plainte du lanceur à Sumter	55
7 La voiture du « G Man »	63
8 La fois où Larry Walker n'a pas fait la file	69
9 Sous le bistouri	77
10 Le championnat de 1995	83
11 Le jour de mes 26 ans	87
12 Mon ami Alexandre Daigle	95
13 Un coup de fil dans la nuit	99
14 Jouer au Stade olympique	111
15 Le mental a flanché	117

16	Séjour chez les Mets.	127
17	Mon beau sapin	133
18	Rencontre avec Joël Bouchard.	139
19	Comme dans un film	145
20	<i>Derek against the machine</i>	153
21	Les attentats et la solidarité.	159
22	Souvenirs du Blue Monday	163
23	Une pensée pour Gerry	167
24	Les Imposteurs	173
25	Un terrain à mon nom	177
26	La femme de ma vie.	181
27	D'un projet à l'autre.	187
28	Marcher sur le feu	191
29	Un miracle de la vie.	197
30	<i>Bonsoir les sportifs</i>	203
31	Un homme privilégié.	207
32	Si on ne peut pas s'entraider...	211
33	Au Temple de la renommée.	217
34	Un autre souhait réalisé.	221
	Conclusion	225
	Postface: Dawson rencontre Dawson.	229
	Mon défi des 30 jours	231
	Ma liste de souhaits (<i>bucket list</i>)	235